

## ***L'illusion comique***

1636, au théâtre du Marais

### **Lettre dédicatoire**

Je ne serais pas surpris d'apprendre que la dame à laquelle s'adresse cette épître n'existe pas : une lettre dédicatoire adressée à quelqu'un qui n'existe pas serait le parfait complément de cette œuvre si étrange. De plus, Corneille évite ainsi de faire le don de cette pièce, alors qu'elle est si imparfaite sur le plan littéraire, du moins selon les règles.

En soulignant la nouveauté de sa pièce (elle est *bizarre, extravagante, capricieuse*), Corneille fête une caractéristique de son œuvre, et de son auteur : il et lui sont audacieux. Corneille se répète dans les divers péritextes ? Sans doute, mais nous nous répétons tous. Cette fois, Corneille signale qu'il y a ici du tout à fait nouveau, et pas seulement une nouvelle façon d'organiser un canevas connu. Ce qu'il a créé est tout à fait nouveau : c'est pour ainsi dire inclassable. « Voici un étrange monstre que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue ; les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie : et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on le voudra, elle est nouvelle ; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. » Corneille a tout à fait raison : on s'en doutait. Et même : il y a un moment à l'acte quatre, où la comédie

amoureuse tourne, presque, à la tragédie, avec des violences et des trahisons et des discours amoureux dramatiques. On pourrait répondre que même là, il s'agit d'une comédie, parce que les actes et les paroles dramatiques, ou tragiques, sont excessifs et du coup basculent dans le comique. (Je tiens à signaler que Corneille ne rend pas compte comme il faut de sa pièce. La comédie devient un drame dès la fin de l'acte trois. Et le cinquième acte est une tragédie grandiloquente, à la condition qu'on ne tienne pas compte de la dernière scène. Mais bon, en gros, ce qu'il dit est juste...)

En tout cas, cette nouveauté, présentée en s'excusant, est importante parce qu'elle pointe vers une caractéristique de l'art qu'a pratiqué Corneille. Il me semble qu'il essaie de surprendre son public à tout moment, d'abord souvent à l'intérieur d'une œuvre précise, mais aussi en tentant de nouveaux genres, des hybrides. Il serait sans doute injuste, et Forestier serait sans doute irrité par cette suggestion, de prétendre que Racine est moins inventif et donc en un sens moins artiste que Corneille. Mais il me semble qu'au moins à première vue cela est clair. Quand je compare les deux, je me souviens des deux géants que sont Picasso et Braque : les deux fondent le cubisme, mais ce qui est pour ainsi dire le cadre de tout l'œuvre de Braque est une étape dans l'inventivité pour ainsi dire infinie de Picasso.

Quand il se plaint des fautes du texte imprimé, Corneille signale en passant que pour lui, le sens est plus important que tout : elle est plus importante que la rime en tout cas. Il indique aussi qu'il vise, ou du moins respecte, surtout le lecteur judicieux.

Il n'en reste pas moins que cette lettre dédicatoire est assez bizarre... Pourquoi avoir permis une édition aussi imparfaite du livre ?

### **Examen**

À la surface, Corneille diminue l'importance de cette pièce. Mais il tient à signaler qu'elle a connu le succès. Il dit aussi que son Matamore n'existe pas dans les faits, nulle part ; mais j'ajoute qu'il est suffisamment *vrai* pour que le nom du personnage, comme pour celui de Romeo, ou ceux de Tartufe, de Sosie et d'Amphitryon, ou celui d'Ubu, soit devenu un type, et que ce type reçoit son nom du personnage de l'auteur.

Ensuite, tout en soulignant le désordre interne de la pièce, Corneille montre que la fin qui en est pour ainsi dire la partie la plus incongrue est pourtant nécessaire et qu'elle explique tout ce qui précède. « Le cinquième (acte) est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable. » Je trouve qu'il a raison, et que la dimension raffinée de la construction est rendue tout à fait claire par cette défense. (J'aurais quand même une certaine difficulté en ce qui a trait avec l'affirmation que les actes deux à quatre ne proposent pas des Clindor, Isabelle et Lyse en tant que comédiens. Mais j'y reviendrai.) En tout cas, et c'est l'essentiel de ce que

prétend Corneille, ce n'est que par la fin de la pièce qu'on découvre le sens profond du texte et même le sens du titre : *L'illusion comique* est de part en part une illusion comique, mais cela devient tout à fait clair seulement à la fin, alors que l'illusion devient visible ainsi que la réalité de la comédie, avec en prime un éloge du théâtre.

Par ailleurs, Corneille souligne une imperfection du texte dans le personnage de la servante, ou du ton trop élevé qu'elle prend. Mais il la justifie, ou l'excuse, en citant Horace. Je me demande s'il n'y a pas, ici, comme si souvent dans ces paratextes de Corneille, une sorte d'ironie par laquelle il souligne un personnage et son rôle dans sa pièce, mais en les critiquant : la critique est une façon de fixer le regard sur ce qui est critiqué, et c'est une sorte de prétérition. En tout cas, le fait de citer la remarque en latin sans offrir la traduction me semble être une délicieuse ironie. Je sens qu'il suggère que le lecteur de l'*Examen* et peut-être même ses autres critiques ne connaissent pas la source pour ainsi dire en elle-même.

Le dernier paragraphe de l'*« Examen »* est un de ses tours gracieux dont Corneille a le secret par lequel il se vante et fête sa supériorité sur ses rivaux. « Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème: tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.» Ouf! L'humilité de Corneille est bien fière. Ce qui n'est pas sans me plaire. Il n'y a que Racine qui peut oser ce genre d'attitude, ou oser cette pose.

### **Mon résumé**

Acte I – Dorante présente la grotte d’Alcandre à Pridamant, qui cherche son fils partout, et même en désespoir de cause chez les sorciers. / Alcandre promet de faire voir son fils et ce qui lui est arrivé. / Une fois que Dorante est parti, Alcandre raconte à Pridamant les aventures rocambolesques et peu honnêtes de son fils. Il lui apprend qu’il a pris le nom de Clindor de la Montagne.

Acte II – Alcandre complète son récit en montrant enfin le fils de Pridamant. / Matamore, le maître de Clindor, vante ses prouesses et ses talents à la guerre, mais aussi en amour. En revanche, il se retire quand il voit arriver Isabelle, celle qu’il aime. / Adraste, un autre amant, se fait repousser par Isabelle. / Matamore s’offre à Isabelle comme lui seul peut le faire. / Adraste exige que Clindor s’éloigne d’Isabelle pour de bon, ce que le jeune homme refuse de faire. / Adraste s’informe auprès de Lyse, la suivante ou la servante d’Isabelle, laquelle promet de l’aider. / Lyse, la servante d’Isabelle s’explique : elle veut Clindor, qui ne veut pas d’elle. / Alcandre et Pridamant parlent de ce qu’ils viennent de voir.

Acte III – Géronte qui croit qu’Isabelle a de l’amour pour Matamore veut lui imposer son choix à lui, soit Adraste. / Géronte revient sur la scène précédente et s’irrite de voir arriver le prétendant fou Matamore. / Géronte menace Matamore. / Matamore se plaint de sa situation d’amoureux, mais quitte les lieux quand il croit voir les serviteurs de Géronte arriver. / Lyse et Clindor échangent sur l’amour que ce dernier aurait pour la servante d’Isabelle. / Lors d’un monologue, Lyse s’explique et dit sa colère. / Matamore s’explique et se cache pour entendre Clindor et Isabelle. / Isabelle et

Clindor se disent leur amour mutuel, et Matamore est détrompé. / Matamore peste et jure, mais cède quand Clindor le menace. / Isabelle accepte la main de Clindor que lui offre Matamore. / Géronte arrive avec Adraste; Clindor se défend et blesse son rival, et alors que Matamore s'échappe; Clindor est capturé par les hommes du père d'Isabelle. / Pridamant est bouleversé, et Alcandre tente de le calmer.

Acte IV – Isabelle annonce la mise à mort de Clindor, qu'elle aime, mais aussi son suicide à elle par amour pour lui. / Lyse explique à Isabelle ce qu'elle doit faire plutôt que se suicider par amour. / Dans un monologue, Lyse s'explique et explique son stratagème. / Matamore sort de sa cachette, se vante et s'échappe quand il se sent menacé. / Lyse et Isabelle se moquent de Matamore. / Le geôlier incite les femmes à agir et explique comment on libérera Clindor. / Clindor se plaint en prison, mais se souvient de sa joie d'avoir aimé et d'être aimé. / Le geôlier annonce à Clindor qu'il sera mis à mort de nuit à l'extérieur de la prison. / Le geôlier presse les trois autres, Clindor, Isabelle et Lyse, de faire vite et de quitter les lieux. / Alcandre et Pridamant commentent ce qu'ils ont vu.

Acte V – Les deux spectateurs commentent l'apparence éclatante d'Isabelle et de Lyse. / Isabelle se plaint de l'infidélité de Clindor avec la princesse Rosine, alors que Lyse lui conseille l'indifférence et l'acceptation. / Clindor est surpris par Isabelle, alors qu'il poursuit la princesse Rosine. Isabelle le condamne et Clindor se défend. À la suite de cet échange, Isabelle déclare qu'elle veut mourir. Clindor promet d'être fidèle à Isabelle et lui demande de l'écouter repousser la princesse Rosine. / Rosine cherche Clindor qui prétend qu'elle est venue pour l'assassiner. Rosine se met en colère. Clindor prétend qu'il est revenu à la raison et qu'il veut la protéger de

l'infamie. Rosine refuse de l'entendre. / Éraste, écuyer de Florilame, assassine Clindor et Rosine, la princesse anglaise infidèle, et emporte Isabelle qu'aime son maître. / Pridamant découvre que son fils est devenu un comédien et qu'il a assisté à des scènes de théâtre.

### **Quelques remarques**

Comme l'avoue Corneille dans la lettre dédicatoire et l'examen, cette pièce est une sorte de monstre. En tout cas, la structure du théâtre dans le théâtre, la mixité des genres dramaturgiques et la juxtaposition des tons idoines en font une œuvre baroque. Cela en fait aussi, et surtout, un autre exemple du projet artistique de Corneille, soit de surprendre, de rendre difficile la distinction entre le réel et l'imaginaire (et voilà pour le titre... *L'Illusion comique*) et peut-être de confondre la comédie (le léger) et la tragédie (le dramatique). Au fond, en rendant difficile la distinction entre la fiction et la réalité, en utilisant une illusion théâtrale pour faire voir les illusions de la vie et la réalité de l'art de théâtre, il fait voir que dans la vraie vie la distinction, de bon sens pourtant, est bien moins claire qu'on ne le voudrait. Et la fin de la pièce propose un éloge du théâtre comme art respectable et profitable et même glorieux. Mais cet éloge est suggéré dès le début de la pièce, quand on montre les costumes des comédiens dont on apprendra l'histoire (actes II, III et IV) et dont on révélera le travail (acte V). Et au fond, les personnages qu'ils jouent à la fin de la pièce ne révèlent-ils pas quelque chose des caractères des comédiens ?)

Le ton va, au moins, du dramatique au comique (Acte I), du comique (Acte II) au tragique (Acte IV) et du tragique à la rhétorique didactique (Acte V). C'est un feu roulant,

où Corneille s'en donne à cœur joie et où il triomphe, peu importe le ton qu'il emploie. Au contraire de la pièce précédente, il est facile d'imaginer la troupe de Molière la jouer. Et ce, d'autant plus que l'œuvre de Molière regorge de remarques sur le pouvoir du théâtre.

Encore une fois, les noms des personnages sont souvent ceux de la pastorale. Il faut vraiment prendre la peine de connaître ce genre, ne serait-ce que pour mieux connaître les opinions, les plaisirs et les types des spectateurs. (Il faut donc lire *L'Astrée*.) Et ne faudrait-il pas aussi connaître les romans héroïques de madame de Scudéry? En tout cas, je devine une secrète parenté entre elle et Corneille. (Il faut donc lire *Artamène* et *Clélie*.)

Dans la première scène de l'acte un, Dorante signale d'emblée que le magicien Alcandre se trouve bien dans le faux, le douteux et le sombre. « Ne traitez pas Alcandre en homme du commun, / Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un. / Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre, / Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre ; / Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons, / Contre ses ennemis il fait des bataillons ; / Que de ses mots savants les forces inconnues / Transportent les rochers, font descendre les nues, / Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ; / Vous n'avez pas besoin de miracles pareils : / Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées, / Qu'il connaît l'avenir et les choses passées ; / Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers, / Et pour lui nos destins sont des livres ouverts. » Dorante maintient qu'Alcandre n'est pas un magicien commun : il semble plutôt capable de voir les choses passées et présentes et les faire voir aux autres. Comme par hasard, il semble en savoir surtout sur l'amour. En tout cas, selon Dorante, qui dit le connaître et même le connaître par expérience directe, Alcandre est

un sorcier bon. Pour ma part, dès le début, j'entends dans cette description du pouvoir magique du serein Alcandre, d'abord une reprise / miroir du pouvoir de la coléreuse Médée de la pièce précédente, mais surtout peut-être une image du pouvoir bienveillant du dramaturge qui connaît tant de choses au sujet des êtres humains et qui peut inventer des mondes qui n'ont jamais existé.

Dorante signale qu'Alcandre paraît étrange sur le plan physique : il bouge avec grâce, mais semble être une sorte de robot. Je crois que le robot, le faux homme, le fantôme, le spectre (pour employer les mots d'Alcandre) est une sorte d'image du comédien. En tout cas, dans les actes suivants, les personnages qui apparaissent sont en principe des êtres inventés par Alcandre et non des êtres humains qu'on voit. Alcandre semble être une sorte de cinéaste, ou réalisateur de cinéma avant l'heure. Ce qui veut dire que les comédiens qui jouent dans les actes subséquents jouent des robots qui jouent des humains. Et nous voilà dans les niveaux de lecture de *L'illusion comique*.

Il faudrait aussi noter que le fond de ce récit est la tristesse d'un père qui a mal fait, qui a blessé son fils et qui s'est blessé lui-même. « J'en attends peu de chose, et brûle de le voir. / J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir. / Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes, / Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes, / Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux, / A caché pour jamais sa présence à mes yeux. » D'une façon ou d'une autre, Pridamant vient chercher auprès d'Alcandre une sorte de consolation : tous ses efforts passés n'ont rien donné ; il en est réduit à l'art d'Alcandre en lequel il ne croit pas vraiment, ou en lequel il croit en désespoir de cause. Si je ne me trompe pas trop, il y a là, en cachette, une apologie de l'art d'Alcandre, ou de ce que

l'art d'Alcandre représente, soit l'art théâtral. D'ailleurs, à la toute fin de la pièce, le même Alcandre va faire une apologie du théâtre et du bien qu'il fait. J'y reviendrai.

Dans la suivante, Dorante prétend qu'Alcandre est une sorte de démon, mais aussi une sorte d'être divin ; je suggère qu'il est un artiste. Pour sa part, Alcandre, après avoir prouvé qu'il sait que Pridamant cherche son fils et qu'il regrette d'avoir été injuste (il le dit trois fois au moins), promet de montrer la vérité au père, au contraire des charlatans qui mentent. « (Alcandre) C'est peu de vous le dire : en faveur de Dorante / Je veux vous faire voir sa fortune éclatante. / Les novices de l'art, avec tous leurs encens, / Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout puissants, / Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies, / Apportent au métier des longueurs infinies, / Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur, / Pour se faire valoir, et pour vous faire peur : / Ma baguette à la main, j'en ferai davantage. / *(Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau, derrière lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.)* Jugez de votre fils par un tel équipage : / Eh bien, celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ? / Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ? / (Pridamant) D'un amour paternel vous flattez les tendresses ; / Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses, / Et sa condition ne saurait consentir / Que d'une telle pompe il s'ose revêtir. / (Alcandre) Sous un meilleur destin sa fortune rangée, / Et sa condition avec le temps changée, / Personne maintenant n'a de quoi murmurer / Qu'en public de la sorte il aime à se parer. » Mais au fond, Alcandre ment ; car ce qu'il montre et présente comme des vêtements de grands personnages sont des costumes de comédiens. Et pourtant, il ne ment pas : le métier de comédien est grand, et il donne le droit de porter honorablement des vêtements faux qui sont offerts aux comédiens par les gens riches et importants. L'art de Corneille est

saisissant, et presque chaque mot que dit Alcandre est faux et vrai à la fois.

Dans la dernière scène de l'acte un, Alcandre raconte vite fait le passé de Clindor, puis annonce qu'il fera voir la suite de l'histoire au moyen de son art. Dans sa description du passé du fils de Pridamant, on voit que Clindor (c'est son nouveau nom) a été un faussaire et aussi quelqu'un qui se mêle de *littérature*. Tout ce que dit Alcandre est vrai, mais pour ainsi dire par métaphore : son art n'est pas la sorcellerie, mais celui de la comédie (le théâtre), et la vérité qu'il montre, il le fait par une mise en scène. Or ce qu'Alcandre a l'intention de représenter, c'est la vie de quelqu'un qui devient comédien.

Je trouve bien intéressants les derniers mots d'Alcandre. « Voyez tout sans rien dire, et sans vous alarmer. / Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience : / N'en concevez pourtant aucune défiance : / C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir / Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir. » J'entends là des conseils d'un dramaturge à un spectateur : il faut vous taire ; il faut avoir une sorte de distance émotive et ne pas prendre la représentation pour de la réalité ; il faut permettre aux spectres parlants d'effectuer leur travail, alors qu'il est plus que facile de les déranger.

Dans la première scène de l'acte deux, la magie d'Alcandre exige que Pridamant n'interrompe pas les *fantômes* qu'il voit. Il répète donc son conseil de la fin de l'acte précédent.

Dans la suivante, Matamore dit des âneries et des impossibilités, et Clindor ne le contredit pas. Aussi on devine qu'il ne peut pas le croire et qu'il le conforte dans ses folies. « (Matamore) Il est vrai que je rêve, et ne

saurais résoudre / Lequel je dois des deux le premier  
mettre en poudre, / Du grand sophi de Perse, ou bien du  
grand mogor. / (Clindor) Eh! de grâce, monsieur,  
laissez-les vivre encor. / Qu'ajouterait leur perte à votre  
renommée? / D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé  
votre armée? / (Matamore) Mon armée? Ah, poltron! ah,  
traître! pour leur mort / Tu crois donc que ce bras ne  
soit pas assez fort? / Le seul bruit de mon nom renverse  
les murailles, / Défait les escadrons, et gagne les  
batailles.» Tout de suite, mais à la suite d'une  
connaissance de la fin de la pièce, je me demande si on  
ne pourrait pas lire les trois actes du milieu, moins  
comme des représentations du passé de Clindor, avant  
qu'il ne devienne comédien, mais comme une  
représentation d'une pièce comique dans laquelle il a  
joué. Sans doute, cela est très sophistiqué comme  
lecture, mais Corneille est bien assez rusé et *baroque*  
pour avoir fait un texte qui la permet, voire qui l'exige.

Le personnage de Matamore est ridicule sans doute,  
mais il est parfait. On prend plaisir à entendre chacune  
de ses folies, et on en redemande. Et on prend plaisir  
autant quand il ment au sujet de ses prouesses  
militaires que quand il fabule au sujet de son pouvoir de  
séduction et ses nombreuses conquêtes sexuelles, et  
même ses conquêtes transhumaines. «Écoute / En ce  
temps-là, dont tantôt je parlais, / Les déesses aussi se  
rangeaient sous mes lois; / Et je te veux conter une  
étrange aventure / Qui jeta du désordre en toute la  
nature, / Mais désordre aussi grand qu'on en voie  
arriver. / Le Soleil fut un jour sans se pouvoir lever, / Et  
ce visible dieu, que tant de monde adore, / Pour marcher  
devant lui ne trouvait point d'Aurore: / On la cherchait  
partout, au lit du vieux Tithon, / Dans les bois de  
Céphale, au palais de Memnon; / Et faute de trouver  
cette belle fourrière, / Le jour jusqu'à midi se passa sans  
lumière. / (Clindor) Où pouvait être alors la reine des

clartés ? / (Matamore) Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés : / Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes ; / Mon cœur fut insensible à ses plus puissants charmes ; / Et tout ce qu'elle obtint pour son frivole amour / Fut un ordre précis d'aller rendre le jour. » Il est clair que Corneille a pris du plaisir à imaginer et à faire vivre ce clown. Mais justement, encore une fois, n'est-il pas si clownesque qu'il ne peut pas faire partie du passé de la vie de Clindor *pré-comédien* ? En tout cas, tel qu'il se décrit, Matamore (tueur de musulmans) est une sorte de magicien et ses mots rappellent les pouvoirs de Médée, mais cette fois, parce qu'il est un personnage comique, cela *se fait* seulement en paroles.

Dans la suivante, pourtant accompagnée d'Adraste, Isabelle ne veut pas de l'amour de cet amoureux. Elle prétend être tout à fait honnête avec lui. « Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit, / Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit. / Rendez-moi la pareille ; et puisqu'à votre flamme / Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'âme, / Faites-moi la faveur de croire sur ce point / Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point. » Mais il me semble que ce n'est pas tout à fait vrai : elle cache le fait qu'elle aime ailleurs, soit qu'elle aime Clindor. En tout cas, il est clair qu'elle a de l'énergie et de l'intelligence : elle lui tient tête avec aisance et grâce. Voici donc une autre héroïne d'une comédie cornélienne qui sait ce qu'elle veut, qui aime sans honte qui elle aime et qui fait à sa tête et comme le veut son cœur. Il ne s'agit pas de féminisme sans aucun doute, mais de la représentation du cœur féminin tel qu'il était, et donc au moins un peu une critique de ce qui se passait alors.

Je trouve que les déclarations d'amour d'Adraste (l'inévitable en grec, mais celui qu'Isabelle veut éviter et réussira à éviter) ont quelque chose de l'emphase de

Matamore. Certes, il n'est pas ridicule comme lui, mais son discours a quelque chose de son ridicule. Est-ce voulu par Corneille ? Je le crois.

Dans la suivante, en raison des paroles idiotes et impossibles et vaniteuses de Matamore, il est clair qu'Isabelle ne peut pas prendre son soupirant au sérieux. Mais encore une fois, on est presque invité à comparer Adraste et Matamore. Du coup, on devine que Clindor et elle ironisent quand ils parlent du vantard. «(Clindor) Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse. / (Isabelle) Je n'en puis plus douter. (Clindor) Il vous le disait bien.» Et la scène suivante met tout cela au clair. Mais cela suppose qu'Isabelle saisit à la fois que les récits de Matamore sont faux, mais qu'il y croit au moins un peu, et qu'elle sait que Clindor parle comme son maître, mais pour s'en moquer.

Dans la suivante, Clindor se plaint de son père. On devine que son père Pridamant qui voit la scène prend ce discours pour argent comptant, ou pense que c'est son fils qui s'exprime, et non un personnage. (Mais encore une fois, est-ce Clindor *pré-comédien* qui parle, ou Clindor comédien ?) En tout cas, le personnage d'Isabelle continue d'impressionner : c'est une femme indépendante et clairvoyante. «C'est comme il faut choisir. Un amour véritable / S'attache seulement à ce qu'il voit aimable. / Qui regarde les biens ou la condition / N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition, / Et souille lâchement par ce mélange infâme / Les plus nobles désirs qu'enfante une belle âme. / Je sais bien que mon père a d'autres sentiments, / Et mettra de l'obstacle à nos contentements : / Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance / Pour écouter encor les lois de la naissance. / Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi. / Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.» Et de plus, elle sait bien que son

sentiment pour Clindor n'est pas fondé sur grand-chose, ou plutôt qu'il est fondé sur sa volonté à elle, qui n'a pas de bases très *objectives* pour se donner à cet homme. J'entends dans cet aveu un principe assez audacieux : les règles de la société (et donc le droit de propriété et le droit des pères) ne comptent plus pour elle. Certes, il ne s'agit pas de désir de changer la société, mais c'est là la reconnaissance que telle qu'elle est, la société lui paraît inacceptable. Elle est une hors-la-loi, plutôt qu'une révolutionnaire et une réformatrice.

Dans la suivante,Adraste se montre clairvoyant à son tour : il devine qu'Isabelle ne peut pas accepter Clindor avec aussi bonne grâce en tant que porte-parole de Matamore ; et il soupçonne qu'il y a anguille (amoureux) sous roche. Et voici donc un thème qui est si présent dans les comédies amoureuses précédentes : les rivaux mentent et éventent des mensonges, inventent des stratagèmes et se font jouer, et à la limite ils sont prêts à devenir violents. D'où : « (Adraste) Car si je vous vois plus regarder cette porte / Je sais comme traiter les gens de votre sorte. / (Clindor) Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ? / (Adraste) Sans réplique, de grâce, ou nous verrons beau jeu. / Allez ; c'est assez dit. (Clindor) Pour un léger ombrage, / C'est trop indignement traiter un bon courage. / Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur, / Il m'a fait le cœur ferme et sensible à l'honneur : / Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête. / (Adraste) Quoi ! vous me menacez ! / (Clindor) Non, non, je fais retraite. / D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit ; / Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit. » On est à deux doigts du duel ; et si Clindor quitte les lieux, ce n'est pas parce que comme Matamore, il serait un pleutre, mais parce qu'il est prudent.

Dans la suivante, avec l'arrivée de Lyse, qui est l'espion d'Adraste auprès d'Isabelle, le thème cornélien du machiavélisme en amour reprend de plus belle. Il était déjà présent, mais ici il devient trop clair : il faut ruser et il faut être violent pour avoir ce qu'on veut, et cela même en amour.

Dans la suivante, Lyse se présente et présente ainsi un troisième personnage clairvoyant. Et elle aussi est machiavélienne. D'ailleurs, elle parle en termes militaires. Mais elle fait seulement semblant d'être au service d'Adraste, et son amour pour Clindor fait qu'elle est une alliée problématique, comme on le verra.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Corneille transporte le spectateur au niveau des deux spectateurs, ou du spectateur et du metteur en scène : ceux qui regardent ont eu aussi des émotions. « (Alcandre) Le cœur vous bat un peu (Pridamant) Je crains cette menace. / (Alcandre) Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce. » En tout cas, le metteur en scène vend la mèche de la suite du spectacle parce qu'il voit que son spectateur (et son client) est trop pris par le récit. Je suis saisi par la finesse du travail de Corneille. C'est encore plus fort que ce qui se passera chez Molière.

Dans la première scène de l'acte trois, on représente devant Pridamant un conflit entre un enfant et son père ; il me semble que cela doit impressionner le spectateur qui a perdu son fils. Or le conflit est expliqué par Isabelle comme celui entre la raison (ce que prétend Géronte) et une raison supérieure (Ciel, providence, âme) qui se montre par les sentiments et l'instinct. « Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire / Soulève tout le cœur contre ce qu'on désire, / Et ne nous laisse pas en état d'obéir / Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr. / Il attache ici-bas avec des sympathies / Les âmes

que son ordre a là-haut assorties : / On n'en saurait unir  
sans ses avis secrets ; / Et cette chaîne manque où  
manquent ses décrets. / Aller contre les lois de cette  
providence, / C'est le prendre à partie, et blâmer sa  
prudence, / L'attaquer en rebelle, et s'exposer aux coups  
/ Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux. »  
Je me demande si Isabelle parle du Ciel et du reste pour  
ne pas dire que c'est ce qu'elle veut ; son langage à demi  
religieux pourrait servir à la dédouaner devant un  
vieillard qui serait sensible à cette métaphysique. En  
tout cas, le vieux ne veut rien savoir, comme on dit, de  
ce savoir, de cette philosophie, de cette *rébellion* (mot  
d'Isabelle) ; il prétend qu'elle ne fait que se justifier et  
qu'elle utilise une philosophie (le mot *philosophie*  
suggère qu'il ne croit pas son discours religieux ou qu'il  
le prend pour un mensonge).

Dans la suivante, Géronte prétend tour à tour que la  
rébellion d'Isabelle (il reprend le mot de sa fille) est  
causée par sa jeunesse et par son sexe, et non pas d'une  
théorie quelconque. En tout cas, il répète qu'il ne cédera  
pas ses droits et son choix ; il incarne le devoir et le choix  
rationnel (qui est dit *élection*, selon le vocabulaire  
thomiste).

Dans la suivante, on dira ce qu'on veut contre Géronte ;  
sans doute ne comprend-il pas la situation et ne connaît-  
il pas le cœur de sa fille ; mais il voit clair au sujet de  
Matamore, et surtout il sait dire ce qu'il pense et il est  
vigoureux. « (Géronte) Chacun croit votre gloire à faux  
titre usurpée, / Et vous ne passez plus que pour traîneur  
d'épée. / (Matamore) Ah, ventre ! il est tout vrai que vous  
avez raison ; / Mais le moyen d'aller, si je suis en prison ?  
/ Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins de charmes / Ont  
captivé mon cœur et suspendu mes armes. / (Géronte)  
Si rien que son sujet ne vous tient arrêté, / Faites votre  
équipage en toute liberté ; / Elle n'est pas pour vous ;

n'en soyez point en peine. / (Matamore) Ventre! que dites-vous? je la veux faire reine. / (Géronte) Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois / Du crottesque récit de vos rares exploits. / La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle: / En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle. » En tout cas, je trouve que Géronte paraît bien quand je le compare à Clindor qui n'ose pas refuser les folies de Matamore. Il est bien difficile de prétendre trouver un personnage qui soit, sans aucun doute, le porte-parole du dramaturge. Ce qui est bien, mais qui exige qu'on cherche *ailleurs* soit dans l'ensemble de la pièce le sens que Corneille voudrait faire entendre.

Dans la suivante, Matamore est égal à lui-même, et tout à fait ridicule. La tirade sur la destruction détaillée de la maison d'Isabelle et de Géronte est un morceau d'anthologie et presque un cours d'architecture. Mais à la fin, il n'est que mots, le bâtiment reste debout, et il laisse la place pour que Clindor puisse rencontrer Lyse.

Dans la suivante, après le départ du « souverain poltron » (quelle expression magnifique!), les deux menteurs se rencontrent, et se parlent franchement. En tout cas, Clindor s'explique et montre la lutte qu'il y a entre l'aimable (Lyse) et le commode (Isabelle). Dans la version finale, cela donne. « (Clindor) L'amour et l'hyménée ont diverse méthode; / L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode. / Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien; / Un rien s'ajuste mal avec un autre rien; / Et malgré les douceurs que l'amour y déploie, / Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie. / Ainsi j'aspire ailleurs, pour vaincre mon malheur; / Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur, / Sans qu'un soupir échappe à ce cœur qui murmure / De ce qu'à ses désirs ma raison fait d'injure. / À tes moindres coups d'œil je me laisse charmer. / Ah! que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer! / Et que tu me plairais, s'il ne fallait que

plaire ! / (Lyse) Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire, / Ou remettre du moins en quelque autre saison / À montrer tant d'amour avec tant de raison ! » Au fond, il me semble entendre une version comique d'une tension, si souvent présentée par Corneille dans ses tragédies : il y a deux pulsions distinctes qui s'affrontent dans un cœur et qui commandent des comportements qui sont irréconciliables. On pourrait donc dire que pour Corneille le tragique et le comique disent, de façon différente, l'écartèlement humain, qui serait la vérité de la condition humaine. Aussi, cette tension / écartèlement rend nécessaires les mensonges, les ruses et les trahisons. En tout cas, Clindor est en train d'offrir à Lyse une vie d'amour clandestin. Et Lyse le sait et elle lui répond, mais pas tout à fait clairement. Ceci au moins est sûr, Lyse est au moins aussi intelligente que sa maîtresse. Et elle veut demeurer maîtresse de la situation.

Je répète : Clindor finit sa confession à Lyse par une invitation à l'adultère. Cela est tout à fait clair dans la version initiale de la pièce. « Mais si tu ménageais ma flamme avec adresse / Une femme est sujette, une amante est maîtresse ; / Les plaisirs sont plus grands à se voir moins souvent ; / La femme les achète, et l'amante les vend ; / Un amour par devoir bien aisément s'altère ; / Les nœuds en sont plus forts quand il est volontaire ; / Il hait toute contrainte, et son plus doux appas / Se goûte quand on aime et qu'on peut n'aimer pas. / Seconde avec douceur celui que je te porte. » On comprend que Lyse refuse ce contrat. Mais il n'en demeure pas moins que la chose est dite. Dans les deux versions, Lyse prétend que Clindor ne fait que rire et l'envoie auprès de celle qu'il aimerait en vérité. Mais au fond, comme on le sait, Lyse ment.

Dans la suivante, au moyen d'un magnifique monologue, Lyse dit sa colère. « J'ai tout pris en riant, mais c'était seulement / Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment. / Qu'eût produit son éclat, que de la défiance ? / Qui cache sa colère assure sa vengeance ; / Et ma feinte douceur te laissant espérer / Te jette dans les rets que j'ai su préparer. » Encore une fois, le texte initial a été changé. Mais la psychologie du personnage, elle, n'est pas changée et donc n'a pas changé.

Le plus intéressant est que Lyse aime Clindor au moment même où elle veut le punir. Mieux encore, elle comprend ce qu'il fait et même l'approuve. Mais en fin de compte, s'il y a chez elle aussi un jeu, ou une lutte, entre deux sentiments, l'un, plus naturel ou sexué, et l'autre plus, social ou colérique, elle tombe du côté de la colère, du moins pour le moment. « Mon amour me séduit, et ma haine m'emporte ; / L'une peut tout sur moi, l'autre n'est pas moins forte. N'écoutons plus l'amour pour un tel suborneur, / Et laissons à la haine assurer mon honneur. » Le dernier mot laisse entendre que la haine et l'honneur sont des sœurs utérines. Mais Lyse n'est pas une Isabelle.

Dans la suivante, Matamore dit tout haut ce qu'on devine depuis le début, soit qu'il est un lâche fini. Mais lui aussi lutte entre deux passions. « Que le courage expose à d'étranges dangers ! / Toutefois, en tous cas, je suis des plus légers ; / S'il ne faut que courir, leur attente est dupée : / J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée. / Tout de bon, je les vois : c'est fait, il faut mourir : / J'ai le corps si glacé, que je ne puis courir. / Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire !... / C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire ! / Tout mon corps se déglace : écoutons leurs discours, / Et voyons son adresse à traiter mes amours. » Ce qui fait qu'il est un personnage / miroir de Clindor et de Lyse. En fin de

compte, il est si pris qu'il ne peut rien faire et reste pour écouter.

Dans la suivante, le dialogue est terrible parce qu'on sait que Clindor ne croit pas un mot de ce qu'il dit, ou du moins qu'il est intéressé en amour et prêt à tromper la femme qu'il séduit. « (Clindor) Vous me rendez confus, et mon âme ravie / Ne vous peut, en revanche, offrir rien que ma vie ; / Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux, / Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux ! / Mais si mon astre un jour, changeant son influence, / Me donne un accès libre aux lieux de ma naissance, / Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal, / Et que, tout balancé, je vaudrais bien mon rival. / Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre / Qu'un père et ce rival ne veuillent vous contraindre. / (Isabelle) J'en sais bien le remède, et croyez qu'en ce cas / L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas. / Je ne vous dirai point où je suis résolue : / Il suffit que sur moi je me rends absolue. » Le discours qui le suit, celui d'Isabelle, est d'autant plus touchant qu'il est simple et clair avec son dernier mot, *absolue*. Mais le tout est espionné par le clown Matamore qui se révèle. Et surtout on ne peut pas croire un mot de ce que Clindor dit à Isabelle en raison de ce qu'il a dit à Lyse.

Dans la suivante, à coup de jurons, Matamore fait le... matamore... Clindor le menace, et Matamore cède en prétendant qu'il le fait par un acte de générosité.

Dans la suivante, les trois personnages jouent un jeu qu'aucun ne peut croire vrai. En tout cas, le spectateur ne peut manquer de saisir que rien de ce qui est dit n'est vrai. Il n'en reste pas moins que Clindor en profite pour cueillir un baiser d'Isabelle. Il est clair à partir de ce détail que la bienséance classique ne joue pas encore à cette époque. Par ailleurs, je me demande si cette scène

où Matamore feint la générosité n'est pas une sorte de préfiguration de la scène où Lyse cédera Clindor, qu'elle aime, à Isabelle, dont elle est la servante.

Dans la suivante, Clindor blesse Adraste qui l'a agressé en le voyant recevoir un baiser d'Isabelle. Il y a une rixe, soit une autre représentation interdite du temps de Louis XIV. Le spectateur doit deviner que Lyse est derrière cette scène violente ; d'ailleurs, elle est présente même si elle ne dit rien. Il faut croire que ce qu'elle fait ici lui offre une sorte de leçon : elle ne veut pas la mort de celui qu'elle aime.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Pridamant est bouleversé de voir son fils emporté en prison. Mais Alcandre annonce la suite de la scène et refuse d'intervenir dans l'action. Au fond, cette scène permet de saisir comment le spectateur peut être ému en regardant une pièce, mais comment aussi il peut rester plutôt calme, au point de ne jamais quitter sa position de spectateur. En tout cas, les scènes de *recul* qui rappelle au spectateur qu'il y a des spectateurs (Pridamant et Alcandre) de ce qu'il voit et que ces spectateurs sont un miroir de lui, ces scènes sont bien habiles.

Dans la première scène de l'acte quatre, le discours d'Isabelle indique qu'on est dans le domaine de l'honneur et des lois, et donc du politique. « Enfin le terme approche ; un jugement inique / Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique, / À son propre assassin immoler mon amant, / Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment. / Par un décret injuste autant comme sévère, / Demain doit triompher la haine de mon père, / La faveur du pays, la qualité du mort, / Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort. / Hélas ! que d'ennemis, et de quelle puissance, / Contre le faible appui que donne l'innocence, / Contre un pauvre

inconnu, de qui tout le forfait / Est de m'avoir aimée, et d'être trop parfait ! / Oui, Clindor, tes vertus et ton feu légitime, / T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime.» Elle en ajoute et persiste et signe : le monde politique est injuste et la rébellion, celle de Clindor et la sienne, est justifiée. (Dans des éditions subséquentes, Corneille a censuré son texte et donc en a réduit la charge.) Du coup, elle finit en maudissant son père et annonçant qu'elle le hantera et donc le fera souffrir. La scène est émouvante sans doute, mais on a au moins deux réflexions inévitables : Isabelle ne connaît pas le cœur de celui qu'elle aime ; sa violence n'est qu'imaginaire : il faut qu'il y ait des fantômes et une vie après la mort pour qu'elle puisse se venger et jouir de sa vengeance. Par opposition à elle, Lyse sera une voix de bon sens et de réalisme : elle ne parle pas de ciel et encore moins de mort et de suicide.

Dans la suivante, le discours *rationnel* de Lyse est pour ainsi dire le revers de l'avers grandiloquent d'Isabelle : Lyse a saisi les occasions et a tout mis en place pour sauver l'amoureux (infidèle) d'Isabelle et l'homme qu'elle aime elle en cache. « (Lyse) Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite, / Écoutez où j'en suis, et secondez mes coups ; / Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous. / La prison est tout proche. (Isabelle) Eh bien ? (Lyse) Ce voisinage / Au frère du concierge a fait voir mon visage ; / Et comme c'est tout un que me voir et m'aimer, / Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer. / (Isabelle) Je n'en avais rien su ! (Lyse) J'en avais tant de honte / Que je mourais de peur qu'on vous en fit le conte ; / Mais depuis quatre jours votre amant arrêté / A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté. / Des yeux et du discours flattant son espérance, / D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence. / Quand on aime une fois, et qu'on se croit aimé, / On fait tout pour l'objet dont on est enflammé. / Par là j'ai sur son âme assuré

mon empire, / Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.» En conséquence de son réalisme, de sa ruse et de sa manipulation sexuelle du geôlier, elle offre à Isabelle une solution. Or en expliquant comment elle a manipulé un de ses amoureux, Lyse se montre le Sganarelle, hyperefficace, de Corneille.

Dans la suivante, lors d'un monologue saisissant, Lyse se montre une personne bien raisonnable, mais surtout une femme amoureuse consciente des pièges de la vie amoureuse. « Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton destin ; / Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre, / Et te puis, à mon choix, faire mourir ou vivre. / On me vengeait de toi par-delà mes désirs ; / Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs. / Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie ; / Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie ; / Et mon amour éteint, te voyant en danger, / Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger. » Encore une fois, une comparaison entre le texte originel et le texte final montre que Corneille réduit ou rend moins clair le côté cynique de son personnage. En tout cas, on est tout à fait dans l'atmosphère des comédies précédentes de Corneille, mais cette fois sans la jalousie : l'amour que Lyse a pour Clindor disparaît quand elle le voit en danger de mort ; et elle se prépare à vivre avec un homme qu'elle aime plus ou moins de façon à être protégée contre les avances de l'homme dont elle sauve la vie. Pour le dire autrement, elle est une Médée sans colère.

Dans la suivante, Matamore sort de sa cachette, fait trois petits tours et s'en va quand il sait qu'on vient le cueillir. « (Isabelle) Vous aviez, après tout, dessein de nous voler. / (Matamore) Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller ? / Si je laisse une fois échapper ma colère... / (Isabelle) Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père. / Un sot les attendrait. » Il est égal à lui-même jusqu'à la

fin ; mais à la fin, il se montre peureux devant des femmes qui se moquent de lui et avant même de voir des hommes armés.

Dans la suivante, les deux femmes prennent le temps de rire de Matamore, alors que le temps presse pour sortir Clindor de la prison.

Dans la suivante, le complot libérateur est expliqué. Cela me semble un peu artificiel. Mais enfin, Corneille voulait peut-être souligner le côté théâtral de la scène ; cela s'ajoute au ridicule excessif du personnage de Matamore. Voilà une autre raison pour *lire* ces pages comme si on était déjà dans une pièce de théâtre au carré, comme on le sera dans le dernier acte.

Dans la suivante, Clindor signale comment les exigences de la cité permettent l'assassinat, alors que le meurtre qu'il a commis n'a pas les mêmes excuses, n'étant fondé qu'en amour. « En est-il de plus grand que de quitter ces yeux / Dont le fatal amour me rend si glorieux ? / L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine ; / Il succomba vivant, et mort, il m'assassine ; / Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras ; / Mille assassins nouveaux naissent de son trépas ; / Et je vois de son sang, fécond en perfidies, / S'élever contre moi des âmes plus hardies, / De qui les passions, s'armant d'autorité, / Font un meurtre public avec impunité. / Demain de mon courage on doit faire un grand crime, / Donner au déloyal ma tête pour victime ; / Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt, / Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt. » Il me semble que Corneille souligne, à travers cette tirade, qu'on pourrait croire convenue et peu importante, un problème de fond. Il me semble qu'il y a ici déjà tout le problème du *Cid* et de la situation de Rodrigue. À la fin de son monologue, comme Isabelle au début de l'acte, Clindor souligne le côté apolitique, voire

antipolitique de sa position. Or il me semble aussi que la fin de la tirade, où Clindor se console de mourir (tout en avouant l'horreur absolue de la mort), paraît un peu ridicule. Voire : le fait que le spectateur sait qu'il sera sauvé rend ses mots presque comiques. Il y a là une illusion comique, si on veut bien se souvenir du titre de la pièce. Et même une double illusion comique.

Dans la suivante, le geôlier semble jouer avec Clindor. Il crée une fiction, une autre, en prétendant qui va le conduire à sa mort. En tout cas, on ne saisit pas pourquoi il ne dit pas la vérité à celui qu'il vient de sauver. Et voilà une autre dimension excessive à ce récit.

Dans la suivante, il y a quelque chose de comique à voir Clindor et Isabelle vouloir s'expliquer plutôt que de partir au plus vite. Aussi, les rappels (il y en a plus d'un) du geôlier sont pleins de bon sens.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Alcandre raconte ce qui se passe après la fin de la pièce, mais en restant dans le récit portant sur les personnages. En somme, au lieu de briser tout de suite l'illusion comique, qui se dissipera sous peu, il l'entretient encore. Je me demande pourquoi. Peut-être pour cette raison-ci : Alcandre fait comme font la plupart des spectateurs qui ajoutent quelque chose à ce qu'ils ont vu sur scène, en essayant de se figurer ce qui est arrivé après l'action de la pièce qu'ils viennent de voir. Or les derniers mots qu'il dit me semblent tout à fait faux : les comédiens qu'on vient de quitter vont montrer sous peu ce qu'ils sont bel et bien, soit des comédiens qui représentent des comédiens. Voici donc ce qu'il dit à la toute fin. « Ceux que vous avez vus représenter de suite / À vos yeux étonnés leur amour et leur fuite, / N'étant pas destinés aux hautes fonctions, / N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions. » En somme, Alcandre a créé des fantômes

qui ont raconté l'histoire de Clindor ; les nouveaux fantômes qu'il créera vont rendre claire la nouvelle grandeur de Clindor, soit le fait qu'il est un comédien. Mais quand on comprend ses mots à partir de la position de Pridamant, il est clair qu'Alcandre lui ment, ou du moins lui cache encore la vérité, tout en lui disant que tout sera bientôt clair.

Dans la première scène de l'acte cinq, je me demande pourquoi Alcandre prétend que Pridamant pourrait mourir s'il intervenait dans l'action qu'il a devant les yeux. (D'ailleurs, cet avertissement n'est pas le premier du genre. En tout cas, cela force le père de Clindor de rester muet et inactif, soit d'être encore et toujours un spectateur.) C'est pour Alcandre une autre occasion de duper Pridamant : il suggère que ce qu'il voit est une représentation de la réalité, alors que c'est la représentation d'une pièce de théâtre dans laquelle les deux femmes jouent.

Dans la suivante, qui représente sans doute une nouvelle pièce que jouent les comédiens, Lyse (mais est-elle encore Lyse ?) prétend que les hommes ne sont pas soumis aux mêmes règles de fidélité amoureuse que les femmes, et donc qu'Isabelle (mais est-elle encore Isabelle ?), font mal d'être jalouses des amours de leurs maris infidèles. « (Isabelle) C'est la source des maux que mon âme ressent ; / Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte / Dedans son grand jardin nous permet cette porte. / La princesse Rosine, et mon perfide époux, / Durant qu'il est absent, en font leur rendez-vous : / Je l'attends au passage, et lui ferai connaître / Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître. / (Lyse) Madame, croyez-moi, loin de le quereller, / Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler. / Il nous vient peu de fruit de telles jalousies ; / Un homme en court plus tôt après ses fantaisies ; / Il est toujours le maître,

et tout notre discours, / Par un contraire effet l'obstine  
en ses amours. / (Isabelle) Je dissimulerai son adultère  
flamme ! / Une autre aura son cœur, et moi le nom de  
femme ! / Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi ?  
/ Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ? / (Lyse) Cela  
fut bon jadis ; mais au temps où nous sommes, / Ni  
l'hymen ni la foi n'obligent plus les hommes ; / Leur  
gloire a son brillant et ses règles à part ; / Où la nôtre se  
perd, la leur est sans hasard ; / Elle croît aux dépens de  
nos lâches faiblesses ; / L'honneur d'un galant homme  
est d'avoir des maîtresses. » Donc on peut dire qu'Isabelle  
est encore une femme à illusion et Lyse encore une  
femme bien réaliste. Je signale qu'on parle du prince  
Florilame et de la princesse Rosine, mais qu'Isabelle et  
Lyse ne se nomment pas, ni ne nomment Clindor. C'est  
une habileté de Corneille, ou si l'on veut d'Alcandre, en  
tant que dramaturge et metteur en scène.

Dans la suivante, Isabelle prétend que Clindor, qui  
croyait parler à Rosine, est deux fois infidèle, soit envers  
elle et envers le prince Florilame. Clindor répond qu'il  
aime toujours Isabelle, qu'il lui fait tout le bien qu'un  
mari doit lui faire et qu'il la respecte même s'il lui a été  
infidèle une fois. À cela Isabelle répond qu'elle accepte la  
situation, mais lui demande d'être prudent parce  
qu'inévitablement on découvrira son amour pour la  
princesse Rosine. Lorsque Clindor répète qu'il est pris  
par l'amour, Isabelle annonce qu'elle se suicidera ; son  
mari promet de lui être fidèle comme elle le demande.  
« (Isabelle) J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie  
/ De servir au mari de ton illustre amie. / Adieu ; je vais  
du moins, en mourant avant toi, / Diminuer ton crime,  
et dégager ta foi. / (Clindor) Ne meurs pas, chère épouse,  
et dans un second change / Vois l'effet merveilleux où ta  
vertu me range. / M'aimer malgré mon crime, et vouloir  
par ta mort / Éviter le hasard de quelque indigne effort !  
/ Je ne sais qui je dois admirer davantage, / Ou de ce

grand amour, ou de ce grand courage ; / Tous les deux m'ont vaincu : je reviens sous tes lois, Et ma brutale ardeur va rendre les abois ; / C'en est fait, elle expire, et mon âme plus saine / Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne. » Le dialogue entre les deux est presque ridicule, tout en étant, quant au ton, bien différent de celui des parties précédentes : on dirait qu'on est maintenant dans une tragédie, ou du moins dans un mélodrame qui pourrait bien mal finir. Mais dès l'acte quatre, le ton avait changé et les choses prenaient un côté sérieux plus grand.

Dans la suivante, Rosine et Clindor semblent jouer un faux jeu. En tout cas, Clindor feint d'être moins engagé qu'il ne l'a paru auprès de la princesse. Et il fait cela pour Isabelle. Mais il feint aussi d'agir pour des raisons différentes que celles qu'il donne à Rosine. En tout cas, le résultat final pour le spectateur est qu'on sent que Clindor ment (plus ou moins consciemment) à l'une et l'autre ; il est vertueux dans les faits, si l'on veut, mais en rusant. « (Clindor) Par l'effort que je fais à mon amour extrême, / Madame, il faut apprendre à vous vaincre vous-même, / À faire violence à vos plus chers désirs, / Et préférer l'honneur à d'injustes plaisirs, / Dont au moindre soupçon, au moindre vent contraire, / La honte et les malheurs sont la suite ordinaire. / (Rosine) De tous ces accidents rien ne peut m'alarmer, / Je consens de périr à force de t'aimer. / Bien que notre commerce aux yeux de tous se cache, / Qu'il vienne en évidence et qu'un mari le sache, / Que je demeure en butte à ses ressentiments, / Que sa fureur me livre à des nouveaux tourments, / J'en souffrirai plutôt l'infamie éternelle / Que de me repentir d'une flamme si belle. » Mais après avoir entendu le discours moral et moralisateur de Clindor, la princesse Rosine ne le prend pas : elle focalise sur le fait que Clindor ne l'aime pas, ou ne l'aime plus, et elle est folle de colère, ou grande par amour. Et elle

annonce qu'elle cessera de cacher sa passion pour Clindor, quelles que soient les conséquences. Ses mots qui montrent la différence, si l'on veut, entre la passion amoureuse féminine et la passion amoureuse masculine, sont tout de suite suivis d'une surprise dans le récit. Mais tout cela a été enlevé par Corneille lors de l'édition finale de la pièce. À mon sens, c'est une autre perte due sans doute à une censure plus ou moins assumée par l'auteur.

Dans la suivante, se succèdent les éléments d'un triple coup de théâtre : Rosine meurt, Isabelle meurt et Clindor est emprisonné. Pridamant, pour la première fois, réagit en voyant son fils mourir, et donc il parle durant la scène.

Dans la dernière scène de la pièce, si on tient bien compte de ce qu'Alcandre dit, Clindor, Isabelle et Lyse ne sont devenus des comédiens qu'après leur fugue. Mais on peut se demander comment distinguer les scènes vues durant les actes deux, trois et quatre, des scènes vues dans l'acte cinq. En tout cas, Alcandre, le metteur en scène, cesse de montrer une pièce de théâtre pour parler du théâtre. « Cessez de vous en plaindre. À présent le théâtre / Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ; / Et ce que votre temps voyait avec mépris / Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits, / L'entretien de Paris, le souhait des provinces, / Le divertissement le plus doux de nos princes, / Les délices du peuple, et le plaisir des grands ; / Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps ; / Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde / Par ses illustres soins conserver tout le monde, / Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau De quoi se délasser d'un si pesant fardeau. / Même notre grand roi, ce foudre de la guerre / Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre, / Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois /

Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-François : / C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ; / Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ; / Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard / De leurs doctes travaux lui donnent quelque part. » En tout cas, et c'est peut-être l'essentiel, Alcandre le magicien fait l'éloge du théâtre. Or cela porte sur la France de Louis XIII et de Richelieu, ce qui intéresse sans doute l'auteur : au fond, Corneille fait l'éloge de son art, mais aussi de l'initiative des Grands qui se sont engoués du théâtre. Et la leçon morale de cette pièce est représenté par la transformation de Pridamant : il a retrouvé son fils, et il accepte, voire se réjouit, de le voir comédien ; et pourrait-on dire, l'expérience du théâtre, ou des récompenses du théâtre, l'ont éduqué. « Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien / Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien. / Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue : / J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ; / J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas, / Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas ; / Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse / A banni cette erreur avecque sa tristesse. / Clindor a trop bien fait. – (Alcandre) N'en croyez que vos yeux. » La dernière remarque d'Alcandre est suprêmement ironique : il a montré aux yeux de Pridamant une fiction, qui est fausse, et qu'il ne faut pas prendre à la lettre.

On pourrait penser que par les personnages de Clindor et de Pridamant, Corneille se représente avec son père. Mais il n'est pas besoin que sa création soit aussi bêtement autobiographique. En revanche, il est sûr qu'il argumente de manière théâtrale en faveur de ce qu'il s'est choisi comme vie, soit une vie de dramaturge. Cela annonce sans aucun doute *La Critique de l'École des femmes* de Molière. Mais cela est aussi un exemple de l'exercice de réflexion que Corneille a fait sur son art, et par ricochet c'est un rappel que le théâtre tout

respectable qu'il l'a prétendu, est un art ou une pratique ou une discipline qui doit être défendue contre des avis, disons, traditionnels. En un sens, les discours, les traités de Corneille, mais aussi les lettres dédicatoires et les examens de Corneille, de Molière et de Racine, sont déjà dans cette pièce.